

ON N'EST PAS DES MACHINES !

« Je vois des hommes recouverts par la photographie. Je sens qu'ils en portent l'empreinte sur leur corps, sur leur peau. Je les scrute, je les ausculte. J'observe que selon leur place dans la hiérarchie, selon leur métier, ils n'ont pas les mêmes taches sur leurs vêtements, pas les mêmes membres usés. Et puis on ne fait pas preuve de la même dextérité selon la forme de ses mains, l'état de son squelette. On s'arrange avec ce plus ou ce moins. On fait valoir sa différence. On n'est pas des machines ! » confie Catherine Poncin.

Dans son appartement de Montreuil, la photographe refait surface, rebranche ses téléphones, rouvre ses fenêtres, se reconnecte au monde. Elle sort épuisée, vidée d'une étrange cérémonie secrète : immergée dans les albums photo d'Ernest Mézière, elle a passé des jours et des nuits enfermée avec les ouvrier(e)s de l'usine Alstom de Belfort, anciennement Société Alsacienne de Constructions Mécaniques (SACM), auxquels le photographe avait demandé, en 1910, de poser en rangs d'oignon, comme à l'école, ou auprès de leurs machines, dans l'atelier.

L'artiste a passé la journée à faire parler leur corps, à fouiller leur inconscient, à analyser leur regard, à tenter de voir au-delà de l'image. Ce qui se produit en elle, à ce moment, relève autant de la voyance que de l'archéologie. « Ce qui m'arrive est troublant dit-elle. Je pars dans un autre monde. Je les écoute parler ». Pour leur donner une deuxième vie, elle libère son imaginaire, sort de la représentation imposée, aborde l'extraordinaire du contenu. Se fixe sur un fragment, le prélève, le manipule, le met en scène mentalement, le re-photographie, le remet en circulation.

Ainsi, Catherine Poncin, expérimentant sa pratique de « l'image par l'image », profane-t-elle, à la chaîne, sans état d'âme et sans pathos, depuis maintenant une vingtaine d'années, des images originelles. Voyageant à travers clichés chinés, chutes photographiques, images d'archives, elle s'approprie des corpus dépositaires d'une histoire urbaine, sociale, industrielle, coloniale, en fait la relecture, la réinterprétation jusqu'à la subversion, jusqu'à la fiction.

Intéressées par une démarche qui l'a conduite à faire le grand écart entre la mémoire des cimetières, celles des mines, des abattoirs, des écoles, du château de Voltaire ou du massacre du Métro Charonne, les Archives départementales du Territoire de Belfort lui ont proposé une carte blanche sur la mémoire de l'usine Alstom, celle-là même qui vient de s'illustrer par le lancement de l'automotrice à grande vitesse, laquelle remplacera bientôt le TGV...

Inter titre : la mémoire des pères

Voilà donc Catherine Poncin face à face avec cette classe ouvrière qui l'émeut tant. « Lorsque j'entre dans le fond de leurs yeux, dit-elle, je vois qu'ils entretiennent entre eux de la solidarité, de l'esprit d'équipe, des valeurs ». Elle devine la souffrance des corps et des cœurs, mais préfère mettre en avant, dans cette œuvre, une noblesse, une rage fière, capables de « revaloriser la mémoire des pères ». Et lorsqu'elle voit arriver les contremaîtres venus, en canotiers, « demander des comptes et perturber un système ouvrier qui fonctionnait si bien », elle les chasse de l'image ! Non, mais ! Nous sommes à Belfort, ville qui a vécu trois sièges sans jamais capituler ; nous sommes à l'Alstom, dont l'atelier de traction osa exiger le retrait du tableau d'honneur de l'absentéisme ! Nous sommes dans la forteresse ouvrière qui fêta son centenaire en occupant l'usine !

Poursuivant son enquête dans ce gisement documentaire, l'artiste détecte, sur les photos, des migrants venus d'ailleurs, notamment de l'Est, mais aussi des gosses, des apprentis dont elle craint, en scrutant leurs visages, qu'ils n'aient jamais eu l'occasion de vieillir. Car à certains moments, la morbidité des tranchées de 14-18, le spectre de l'épidémie de grippe espagnole se mettent à rôder dans sa tête.

Heureusement, il y a les femmes qui, moins préoccupées que les hommes de leur représentation, laissent échapper plus d'inconscient, plus d'émotion. Justement, ça ressemble à quoi une ouvrière d'usine du début du siècle ? Celles-ci, on croirait des libellules, avec leurs longues blouses et tabliers immaculés. Mais comment faisaient-elles pour avoir l'air de poupées en chiffon blanc, elles qui évoluaient à longueur de journée dans le feu, la ferraille, la poussière et la graisse ?

Car il faut imaginer ces travailleurs trimant soixante-deux heures par semaine, à des cadences dignes des « Temps Modernes », dans des ateliers monumentaux aux sols de terre battue et de copeaux, chauffés au brasero et chichement éclairés à la lampe à arc ! D'abord dans la seule chaudronnerie. Puis, bientôt, au montage, à l'ajustage, à la trempe, à la menuiserie, à l'aiguiserie et même à la fonderie de bronze...

L'époque encense le progrès. L'Exposition Universelle de 1900 vient de se tenir sous le signe triomphant de l'électricité. La machine autorise toutes les utopies. Sous les voûtes de ces cathédrales du technologique flamboyant, dignes d'un roman fantastique de Jules Verne, les locomotives à vapeur jouent les stars et inspireront bientôt à Jean Renoir « La Bête Humaine », l'histoire d'une machine que son mécano a dans la peau.

Inter titre : Une oeuvre sur la représentation

Les images d'Ernest Mésièrè font pénétrer Catherine Poncin, artiste libre, sans fétiche ni tabou, dans ces ateliers envahis par la ferraille. La voila surplombant ces lieux surchargés, denses, pleins de petits hommes qui, suspendus sous les verrières, sont recouverts de machines. « C'est l'humain qui mène la danse du travail dit-elle. Les hommes deviennent la signature de l'objet fini, un peu comme le peintre signe sa toile. Ils se font photographier hissés sur leur oeuvre terminée. C'est d'autant plus important que le travail ouvrier est souvent fragmenté. La photographie, là, grave le corps et la machine, comme une preuve du travail accompli ».

L'artiste intervient, fout en l'air ces ordonnancements, met du chaos. Elle déplace, disjoint, recadre, imbrique, crée des circulations, inverse les proportions, joue sur la profondeur de champs, bouleverse les perspectives. Ce qui est en jeu, n'est-ce pas une autre forme de représentation ?

Ce qui frappe dans l'invention des photomontages poétiques de Catherine Poncin, dominés par des serpents d'acier et des grandes roues comme à la fête foraine, c'est que ces corps se complaisent, s'évanouissent dans les formes qu'ils fabriquent. On se dit aussi que l'artiste n'a pas seulement remonté le temps de l'Histoire, mais aussi celui de l'histoire de l'art. On pense au Futurisme et à sa vénération pour la technologie, la vitesse, la machine. On plonge dans le Nouveau Réalisme de Fernand Léger qui créa en 1924, avec Man Ray et Dudley Murphy, un film pépite expérimental sans scénario, « Le ballet mécanique », tout en répétitions d'images, cascades de plans rapides, alternances d'images fixes et mobiles, au service d'une harmonie sublimée entre l'homme et des machines forcément plastiques, forcément poétiques. Le constructivisme, Rodtchenko et Malévitch ne sont pas loin. L'esprit de Maïakowski flotte aussi sur ces compositions géométriques qui crachent le feu et leur propre dynamique. On comprend que le Cubisme soit apparu avec le productivisme. Le cylindre, la sphère, le cône,

toutes les formes recyclées par ce mouvement pictural, ne surgissaient-elles pas, aux yeux des artistes éblouis, à travers l'invention d'objets industriels qui révolutionnaient la vie ?

Inter titre : Dans l'austère tour 46

Un siècle plus tard, dans le centre historique de Belfort, non loin du Lion imaginé par Bartholdi, dans l'austère tour 46 aux murs fortifiés par Vauban, flottent, avec un formidable effet de réalité, et comme dans un tremblement du temps, les compositions phototypiques et éphémères de Catherine Poncin, accrochées par Gilles Puech.

Les visiteurs se régaleront de pouvoir « revivre les gens ». Parmi eux, cet ingénieur de l'atelier traction qui conserve, à la maison, un album Mézière, acquis par son beau-père, entré alors à l'usine comme apprenti bobineur dans l'atelier des petites dynamos.

Une création sonore, mélangeant archives son et prélèvements récents, débride l'imaginaire, le met en route. On se croirait dans les ateliers. Des passages rythmiques alternent avec des prises spatiales plus ciselées. Découpes. Grésillements. Soudures. Mouvements de robots. Le cri d'une meule s'élève, telle une plainte humaine. Puissants et résonnants, les énormes coups de masse portés encore aujourd'hui pour redresser la tôle déformée des TGV, sont troublants. Ce que Catherine Poncin a fait avec les images de Mézière, l'électro-acousticien Jean-Louis Dhermy l'a fait avec des sons qui, étrangement, rajoutent du visuel à l'installation.

Dans les galeries, des portraits sont regardés comme autant de preuves de vie. Certaines postures, certains regards suscitent, chez la photographe, le désir d'entrer dans un univers, d'inventer un destin. Une belle femme, par exemple, qui est là et pas là, son regard bas désobéissant au photographe lorsqu'il dit : « Ne bougez pas ! Regardez moi bien dans les yeux ! » Le cran de son chignon romantique est retenu par une barrette coquette. « Peut-être s'est-elle trop dépêchée pour préparer ses enfants, faire chauffer la gamelle de son mari » remarque Catherine Poncin. « Peut-être profite-t-elle de ces cinq minutes prises sur la turbulence de la vie, pour écouter son corps, le sentir hors de toute fonctionnalité, hors de la chaîne de fabrication, hors de ses rôles de mère, d'épouse. Allez savoir... En plus, tout se passe comme si son visage sortait du ventre accouché d'une autre femme qui se tient derrière elle sur l'image ».

Magali Jauffret - 2008 – Critique d'art – Journaliste.